

MANUEL VILAS

ORDESA



Éditions
du sous-
sol

O

R

D

E

S

Manuel Vilas

A

Du même auteur
Aux Éditions Passage du Nord-Ouest

On air, traduit de l'espagnol par Catherine Vasseur, 2012

Ordesa

Traduit de l'espagnol
par Isabelle Gugnion

Manuel Vilas

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Titre original
Ordesa

Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 2018
par Penguin Random House Grupo Editorial, sous la marque Alfaguara

© Manuel Vilas, 2017
représenté par Casanovas & Lynch Agencia Literaria, S.L.

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2019
pour la publication en langue française

Illustration de couverture: © Karl Blossfeldt

Conception graphique: gr20paris

ISBN: 978-2-36468-401-0

*Gracias a la vida, que me ha dado tanto.
Me ha dado la risa y me ha dado el llanto.
Así distingo dicha de quebranto,
los dos materiales que forman mi canto,
y el canto de ustedes, que es el mismo canto,
y el canto de todos, que es mi propio canto.*

Merci à la vie, qui m'a tellement donné.
Elle m'a donné le rire, elle m'a donné
les pleurs.
Ainsi je distingue le bonheur du malheur,
les deux matériaux qui constituent
mon chant,
et votre chant à vous, qui est le même
chant,
et le chant de nous tous, qui est
mon propre chant.

VIOLETA PARRA

Si seulement la douleur humaine pouvait se mesurer en chiffres clairs plutôt qu'avec des mots incertains. S'il y avait moyen de savoir combien nous avons souffert, si seulement la douleur avait de la matière et était quantifiable. Tout homme finit un jour ou l'autre par se confronter à l'apesanteur de son passage dans le monde. Certains peuvent le supporter, cela n'a jamais été mon cas.

Je ne l'ai jamais supporté.

Je regardais la ville de Madrid, et l'irréalité de ses rues, de ses bâtiments et de ses habitants meurtrissait tout mon corps.

J'ai été un désastre.

Je n'ai pas compris la vie.

Les conversations avec d'autres humains me semblaient ennuyeuses, lentes, nocives.

Parler avec autrui me faisait mal : je percevais l'inutilité de toutes les discussions humaines passées et futures. Je les voyais sombrer dans l'oubli avant même qu'elles soient terminées.

La chute avant la chute.

Vanité des conversations, vanité de celui qui parle, vanité de celui qui répond. Vanités négociées pour que le monde puisse exister.

C'est alors que j'ai de nouveau repensé à mon père. Car à mon sens, les conversations que j'avais eues avec lui étaient les seules choses qui valaient la peine. Je suis revenu vers elles dans l'espoir d'obtenir un moment de repos au milieu de l'évanouissement général.

Je croyais mon cerveau fossilisé, j'étais incapable de résoudre des opérations mentales faciles. J'additionnais

les numéros des plaques d'immatriculation des voitures, et ces calculs mathématiques me plongeaient dans une profonde tristesse. Je commettais des erreurs quand je m'exprimais en espagnol. Je mettais du temps à articuler, gardais le silence, mon interlocuteur m'observait d'un air triste ou dédaigneux et c'était lui qui finissait ma phrase.

Je bégayais, répétais mille fois les mêmes séries de mots. Il y avait peut-être de la beauté dans cette dysphémie émotionnelle. J'ai demandé des comptes à mon père. Je pensais en permanence à la vie de mon père. J'essayais de trouver dans la sienne une explication à la mienne. Je suis devenu un être terrorisé et visionnaire.

Je me regardais dans le miroir et voyais non pas mon vieillissement mais celui d'une autre personne qui avait fait partie de ce monde. Je voyais mon père prendre de l'âge. Je pouvais ainsi l'évoquer à la perfection, je n'avais qu'à m'examiner dans la glace pour qu'il apparaisse, comme dans une liturgie inconnue, une cérémonie chamanique, un ordre théologique inversé.

Ces retrouvailles dans le miroir avec mon père n'apportaient aucune joie, aucun bonheur, elles signifiaient au contraire un autre tour d'écrou imprimé à la douleur, un degré de plus dans la descente, l'hypothermie de deux cadavres qui parlent.

Je vois ce qui n'a pas été conçu pour la visibilité, je vois la mort comme une extension, dans les fondements de la matière, je vois l'apesanteur globale de toutes choses. Je lisais sainte Thérèse d'Avila, qui traversait des expériences similaires à celles que je vis. Elle les qualifiait d'une certaine manière, moi d'une autre.

Je me suis mis à écrire, ce n'est qu'au travers de l'écriture que je parvenais à faire remonter les messages obscurs et nombreux en provenance des corps humains, des rues, des villes, de la politique, des médias, de ce que nous sommes.

Ordesa

Le grand fantôme de ce que nous sommes : une construction éloignée de la nature. Le grand fantôme a du succès : l'humanité est convaincue de son existence. C'est là que commencent mes problèmes.

En 2015, une tristesse cheminait sur l'ensemble de la planète et s'introduisait dans les sociétés humaines comme un virus.

J'ai passé un scanner cérébral. Consulté un neurologue. C'était un homme corpulent, chauve, aux ongles soignés, qui portait une cravate sous sa blouse blanche. Il m'a fait faire des examens. M'a dit qu'il n'y avait rien d'anormal dans ma tête. Que tout allait bien.

J'ai alors commencé à écrire ce livre.

Je pensais que mon état d'âme était dû à une vague réminiscence d'un fait survenu dans le nord de l'Espagne, un endroit très montagneux appelé Ordesa, un souvenir jaune, la couleur jaune envahissait le nom d'Ordesa, et derrière Ordesa se dessinait la silhouette de mon père au cours d'un été, en 1969.

Un état mental qui est un lieu : Ordesa. Et aussi une couleur : le jaune.

Tout est devenu jaune. Que les objets et les êtres virent au jaune signifie qu'ils ont atteint l'inconsistance, ou le ressentiment.

La douleur est jaune, voilà ce que je veux dire.

J'écris ces mots le 9 mai de l'année 2015. Il y a soixante-dix ans, l'Allemagne signait sa capitulation sans condition. Deux jours plus tard, les photos de Staline remplaçaient celles de Hitler.

L'Histoire est elle aussi un corps bourrelé de remords. J'ai cinquante-deux ans et je suis ma propre histoire.

Mes deux garçons viennent de rentrer à la maison après avoir joué au padel. Il fait déjà une chaleur horrible.

L'insistance de la chaleur, son arrivée constante sur les hommes, sur la planète.

Et l'augmentation de la chaleur sur l'humanité. Le changement climatique n'est pas seul en cause, la chaleur est aussi une sorte de rappel de l'Histoire, de vengeance des mythes anciens sur les nouveaux. Le réchauffement climatique n'est qu'une actualisation de l'apocalypse. Nous aimons l'apocalypse. Nous la portons dans nos gènes.

L'appartement où je vis est crasseux, plein de poussière. J'ai essayé d'y faire le ménage à de nombreuses reprises, mais c'est impossible. Je n'ai jamais su m'y prendre, et ce n'est pas faute de m'y être intéressé. Il y a peut-être en moi un résidu génétique qui m'apparente à l'aristocratie. Cela me semble plutôt improbable.

J'habite avenue Ranillas, dans une ville du nord de l'Espagne dont je ne me rappelle pas le nom à l'instant présent : ici, tout n'est que poussière, chaleur et fourmis. Il y a quelque temps, j'ai subi leur invasion et les ai achevées à l'aspirateur : des centaines de fourmis aspirées, j'avais l'impression d'avoir commis un génocide légitime. Je regarde la poêle sur la cuisinière. La graisse qui y adhère. Il faut que je la récure. J'ignore ce que je vais donner à manger à mes enfants. La banalité du repas. De la fenêtre, on voit une église catholique qui reçoit, inébranlable, la lumière du soleil, son feu athée. Le feu du soleil que Dieu envoie directement sur terre comme s'il s'agissait d'une boule noire, sale, misérable, comme de la pourriture, de la saleté. Vous ne voyez pas la saleté du soleil ?

Il n'y a personne dans les rues. Là où je vis, il n'y a pas de rues mais des trottoirs déserts couverts de terre et de sauterelles mortes. Les gens sont partis en vacances. Ils profitent de la mer sur les plages. Les sauterelles mortes ont elles aussi fondé des familles et eu des jours de congé, des Noël et des fêtes d'anniversaire. Nous sommes tous

Ordesa

de pauvres gens engagés dans le tunnel de l'existence. L'existence est une catégorie morale. Exister nous oblige à agir, à nous lancer dans l'action, quelle qu'elle soit.

Si j'ai pris conscience d'une réalité dans la vie, c'est que nous tous, hommes et femmes, formons une seule existence, qui aura un jour une représentation politique, et ce jour-là nous avancerons d'un pas. Je ne serai pas là pour le voir. Il y a tant de choses que je ne verrai pas et que je vois en ce moment même.

J'ai toujours vu des choses.

Les morts m'ont toujours parlé.

J'ai vu tellement de choses que le futur a fini par s'adresser à moi comme si nous étions des voisins, pour ne pas dire des amis.

Je parle d'autres êtres, des fantômes, des morts, de mes parents morts, de l'amour que j'ai eu pour eux, du fait que cet amour ne part pas.

Personne ne sait ce qu'est l'amour.

Après mon divorce (prononcé il y a un an, bien qu'il soit toujours difficile d'évaluer le temps, non contenu dans une date mais dans un processus, même si officiellement il est signifié par une date ; les effets judiciaires sont peut-être applicables à compter d'un jour précis ; quoi qu'il en soit, il faudrait prendre en compte tout un tas de dates significatives : la première fois qu'on y songe, la deuxième fois et l'accumulation de toutes les autres fois, l'acquisition prospère de faits grouillants de désaccords, de disputes, de tristesses venant consolider nos pensées et, enfin, le départ du domicile, qui précipite sans doute la cascade d'événements pour aboutir à une action en justice péremptoire marquant apparemment la fin d'un point de vue légal, celui-ci étant presque une boussole dans l'abîme, une science, dans la mesure où nous avons besoin d'une science pour apporter une rationalité, un début de certitude), je suis redevenu tel que j'avais été de nombreuses années auparavant, je veux dire par là que j'ai dû m'acheter un balai à franges et des produits de nettoyage, beaucoup de produits de nettoyage.

Le concierge du bloc d'immeubles était devant la porte. Nous avons un peu discuté. À propos d'un match de foot. Je m'intéresse moi aussi à la vie des gens. C'est un Oriental, mais de nationalité équatorienne. Installé depuis longtemps en Espagne, il ne se souvient plus de son pays. Je sais qu'au fond il m'envie mon appartement. On a beau être dans une situation déplorable, il se trouve toujours quelqu'un pour vous envier. C'est une sorte de sarcasme cosmique.

Mon fils m'a aidé à faire le ménage. De la correspondance s'était accumulée en tas poudreux. On prenait une enveloppe et on éprouvait la sensation répugnante que laisse sur le bout des doigts la poussière sur le point de se changer en terre.

Il y avait des lettres à l'encre pâlie d'anciens béguins, d'innocentes et tendres missives de jeunesse, celles de la mère de mon fils, qui avait été ma femme. J'ai demandé à mon fils de les ranger dans le tiroir à souvenirs. Nous y avons ajouté des photos de mon père et un sac à main ayant appartenu à ma mère. C'était comme un cimetière de la mémoire. Je n'ai pas voulu ou pas pu concentrer mon regard sur ces objets. Je les ai touchés avec amour, et douleur.

Tu ne sais pas quoi faire de tout ça, pas vrai ? m'a dit mon fils.

Il y a encore pas mal de choses ; les factures et les papiers qui semblent importants, comme ceux des assurances et les courriers de la banque, lui ai-je répondu.

Les banques saturent ta boîte de lettres déprimantes. Des extraits de compte à n'en plus finir. Ces courriers m'énervent. Ils viennent te dire qui tu es. Te poussent à réfléchir à la nullité de ta présence dans ce monde.

J'ai commencé à consulter les relevés bancaires.

Pourquoi tu mets la clim aussi fort ? m'a lancé mon fils.

La chaleur me panique, comme mon père. Tu te souviens de ton grand-père ?

C'est une question gênante, parce que mon fils croit que je la pose pour en tirer un avantage, un traitement bienveillant de sa part.

Mon fils a des capacités pour prendre des décisions et travailler. Il n'a rien négligé quand il m'a aidé à nettoyer l'appartement.

Il m'est soudain apparu que ce logement ne vaut pas le loyer que je paye. Je suppose que cette certitude est la

preuve la plus évidente de la maturité d'une intelligence humaine sous le poids du capitalisme. C'est pourtant grâce au capitalisme que j'ai un toit.

Comme toujours, j'ai pensé à la déchéance économique. La vie d'un homme est, par essence, la tentative de ne pas être ruiné. Peu importe ce qu'il fait, se retrouver sur la paille est le pire des échecs. Quand on est incapable de nourrir ses enfants, on n'a plus aucune raison d'exister dans la société.

Nul ne sait si on peut vivre sans exister socialement. L'estimation d'autrui finit par devenir l'unique attestation de notre existence. L'estimation est une morale qui définit les valeurs et le jugement qu'on pose sur ta personne, et de ce jugement dérive la position que tu occupes dans le monde. C'est une lutte entre le corps, le tien, source de vie, et la valeur qu'a ce corps aux yeux des autres. Si les gens te convoitent, s'ils convoitent ta présence, tout ira bien pour toi.

La mort – cette folle sociopathe – nivelle cependant tous les jugements sociaux et moraux par la corruption de la chair, qui est toujours active. On parle beaucoup de corruption politique et morale, très peu de celle d'un corps livré à la mort : l'inflammation, l'explosion de gaz nauséabonds, l'évolution du cadavre en pestilence.

Mon père évoquait très peu sa mère. Il se souvenait juste qu'elle cuisinait bien. Ma grand-mère a quitté Barbastro à la fin des années soixante pour ne plus y revenir. Ça devait être en 1969. Elle est partie avec sa fille.

Barbastro est la petite ville où je suis né et où j'ai grandi. Elle comptait dix mille habitants à ma naissance. Maintenant, sa population s'élève à dix-sept mille âmes. À mesure que passent les années, cette ville a déjà la force d'un destin à la fois cosmique et anecdotique.

Ordesa

Les Anciens désignaient sous le terme d’“allégorie” le désir de faire naître de l’informe un personnage ayant une forme. Car pour la plupart des humains, le passé se concrétise en un personnage de roman.

Je me souviens d’une photo de mon père qui date des années cinquante, où on le voit assis dans sa Seat 600. On le distingue à peine, mais c’est bien lui. Une image étrange, caractéristique de cette époque, où les rues donnent l’impression d’être toutes récentes. Au fond, on aperçoit une Renault Ondine et un groupe de femmes ; de dos, leur sac en bandoulière, des femmes qui sont probablement mortes aujourd’hui ou alors très âgées. Je distingue la tête de mon père à l’intérieur de la voiture, immatriculée à Barcelone. Il n’a jamais fait la moindre allusion à cela, au fait que sa première Seat 600 ait eu une plaque barcelonaise. Le cliché n’évoque ni l’été ni l’hiver. D’après les vêtements des femmes, je dirais qu’il a été pris fin septembre ou fin mai.



Il n'y a pas grand intérêt à s'étendre sur l'effondrement de tout ce qui a été. Je tiens à signaler ma propre fascination pour cette automobile, cette Seat 600, qui a été un motif de joie pour des millions d'Espagnols, un motif d'espoir athée et matériel, de foi dans l'avenir d'un véhicule à soi, une raison de voyager, de découvrir d'autres endroits et d'autres villes, de penser aux labyrinthes de la géographie et des chemins, d'aller voir des fleuves et des plages, de s'enfermer à l'intérieur d'un habitacle séparé du monde.

Le numéro de plaque barcelonaise 186 025 n'existe plus. On doit en trouver la trace quelque part, et songer à cela ressemble à une sorte de foi.

La conscience de classe ne devrait jamais nous faire défaut. Mon père s'est débrouillé comme il a pu avec l'Espagne: il a décroché un emploi, travaillé, fondé une famille, et il est mort.

Il y a peu d'alternatives à ces faits.

La famille est une forme de bonheur testée. Les gens qui décident de rester célibataires meurent plus vite, les statistiques le prouvent. Or, personne ne souhaite partir avant l'heure. Car mourir n'est pas drôle et se révèle suranné. Le désir de mort est un anachronisme. On l'a constaté récemment. Une des dernières découvertes de la culture occidentale, c'est qu'il est préférable de ne pas mourir.

Quoi qu'il arrive, évite de mourir, surtout pour une raison très simple à comprendre: ce n'est pas nécessaire. Il n'est pas nécessaire de mourir. Avant, on pensait que oui, que mourir était nécessaire.

Autrefois la vie valait moins. Aujourd'hui elle vaut davantage. La génération de la richesse, de l'abondance matérielle, fait que les laissés-pour-compte historiques (qui, des décennies plus tôt, se moquaient d'être vivants ou morts) se plaisent à présent à être en vie.

La classe moyenne espagnole des années cinquante et soixante a transmis à ses descendants des aspirations plus sophistiquées.

Je ne sais même pas en quelle année est morte ma grand-mère. Peut-être en 1992 ou en 1993, en 1999 ou en 2001, ou alors en 1996 ou en 2000, dans ces eaux-là. Ma tante a téléphoné pour annoncer le décès de la mère de mon père. Ce dernier ne parlait plus à sa sœur. Elle a laissé un message sur le répondeur. Je l'ai écouté. Elle disait que, malgré leur mésentente, ils avaient la même mère. C'est ça : ils avaient la même mère, ce qui justifiait un rapprochement. Je suis resté songeur en entendant ce message ; une lumière très forte pénétrait toujours dans l'appartement de mes parents, privant les faits de leur consistance, car la lumière est plus puissante que les actes humains.

Mon père s'est assis dans son fauteuil. Un fauteuil jaune. Il n'irait pas à l'enterrement, telle était sa décision. Elle était morte dans une ville lointaine, à environ cinq cents kilomètres de Barbastro, à cinq cents kilomètres de l'endroit où mon père avait appris la nouvelle de son décès. Alors il a simplement renoncé à s'y rendre. Il n'avait pas envie. De conduire aussi longtemps. Ou de monter dans un autocar et d'y passer des heures. Et d'avoir à chercher cet autocar.

Cette décision a déclenché une cascade d'autres faits. Je ne vois pas l'intérêt de juger ce qui s'est passé, je veux le raconter, le dire ou le célébrer. La moralité des faits est toujours une construction culturelle. En soi, les faits eux-mêmes sont sûrs. Ils sont naturels, leur interprétation est politique.

Mon père n'est pas allé à l'enterrement de sa mère. Quelle relation entretenait-il avec elle ? Aucune. Enfin si, à l'évidence ils en ont eu une au début, vers 1935 ou 1940, je ne sais pas, puis ces liens se sont distendus et ont fini par disparaître. Je crois que mon père aurait dû y aller. Non pour sa mère morte, mais pour lui, et aussi

pour moi. En se détournant de cet enterrement, il décidait également de se détourner de la vie en général.

Le plus mystérieux, c'est que mon père aimait sa mère. La raison qu'il avait de ne pas assister à ses obsèques puise ses fondements dans son inconscient, qui rejetait le corps mort de sa mère. Et son moi conscient se sustentait d'une insurmontable paresse.

Mille histoires se mélangent dans ma tête, liées à la pauvreté, à la façon dont celle-ci finit par nous empoisonner avec des rêves de richesse. Ou à sa capacité d'engendrer l'immobilité, le manque d'envie de se mettre au volant afin de parcourir cinq cents kilomètres.

Le capitalisme s'est effondré en Espagne en 2008, nous étions perdus, nous ne savions plus à quoi aspirer. L'arrivée de la récession économique a marqué le début d'une comédie politique.

On en est presque venus à envier les morts.

Mon père a été incinéré dans un four à gasoil. Il n'avait jamais manifesté le moindre désir quant à ce qu'il voulait qu'on fasse de son corps. Nous nous sommes contentés de nous débarrasser de sa dépouille (de son corps gisant, à savoir ce qui avait été et dont nous ignorions ce que c'était désormais), comme tout le monde le fait. Comme on le fera avec moi. Quand quelqu'un meurt, notre obsession est de gommer le cadavre de la carte. De le faire disparaître. Mais pourquoi tant de hâte? À cause de la corruption de la chair? Non, car dans les morgues les équipements réfrigérants sont très performants maintenant. Un cadavre nous effraie. L'avenir, ce en quoi nous nous transformons, nous effraie. Tout comme d'évoquer les liens qui nous unissaient à ce cadavre. Les jours passés en sa compagnie, les nombreuses choses que nous avons faites avec lui nous effraient: aller à la plage, manger, voyager, dîner et même dormir à ses côtés.

Ordesa

notre pays, si tant est que tu aies su comment s'appelait
le néant historique et solennel où nous avons vécu, papa,
toi et moi.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2019. N° 140791 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE